

La peine du talion

A minuit, l'amoureux en partie double était fort attendu en l'hôtel de Lucia. Il lui avait dit qu'il dînerait en famille, mais qu'il viendrait faire le réveillon avec sa maîtresse.

Il faisait le réveillon avec sa maîtresse, mais ce n'était pas Lucia.

A minuit un quart, Lucia avait vingt fois retourné les cartes du jour de l'an avec un sentiment de mélancolie, disant : — Ils pensent encore à moi. — C'était des cartes armoriées ou portant des titres de princes, de marquis et de comtes. A peine si les barons osaient s'aventurer en si haut lieu.

Cependant, Charles Abelle ne venait pas. Qui pouvait donc le retenir ? Depuis onze heures elle l'attendait la fièvre au front. Que pouvait-il faire ?

— On s'ennuie dans sa famille : il est impossible qu'il reste si tard chez son frère.

Elle appela sa femme de chambre.

— Caroline ! veillez à ce que Jean se tienné prêt à porter une lettre.

— Mais madame ne sait donc pas qu'il est plus de minuit.

— Je ne connais pas les heures. Avertissez Jean et revenez.

Et quand Caroline fut revenue :

— Dites-moi, ma sœur la comtesse d'Aspremont vous a bien dit qu'elle viendrait demain, n'est-ce pas ?

A l'occasion du jour de l'an, Lucia qui, à force d'amour pour Charles Abelle, croyait dépouiller la courtisane et remonter vers sa vertu, avait écrit une lettre fort tendre à sa sœur — la comtesse d'Aspremont. — Elle n'oubliait jamais, quand elle parlait d'elle, de dire « ma sœur, la comtesse d'Aspremont. »

Colombe, cette petite enlumineuse de gra-

vures qui était devenue une vraie dame, presque une grande dame, avait été touchée de la lettre de Lucia, une lettre où la cantatrice avait supplié sa sœur de lui pardonner en lui donnant la main le lendemain matin à huit heures, à la messe de la Madeleine. Colombe avait répondu elle-même à la femme de chambre : — Je n'irai pas à la Madeleine, mais j'irai chez Lucia.

Réponse inespérée ! grande joie de la comédienne, qui s'était dit tout de suite : — Si j'épousais Charles Abelle, ma sœur me reverrait.

— Comme elle est jolie votre sœur, madame ! reprit Caroline. On dirait un ange avec sa blancheur et ses yeux bleus. Rien qu'à voir ces figures-là, on a envie d'aller à la messe.

— N'est-ce pas ? dit Lucia. Et quand je songe que je voulais lui donner des amants ! Ce que c'est que de perdre la tête dans les premières folies ! Mais je suis bien revenue de ces idées-là !

— On s'en aperçoit, murmura Caroline avec un air de reproche. Dieu merci, l'an passé au jour de l'an, on ne pouvait pas faire un pas

dans le salon sans marcher sur les cadeaux. Cette année ? Rien. A peine des bonbons.

— Eh bien ! je suis fière de ma solitude. Je voudrais n'avoir jamais connu personne.

— C'est égal, vous êtes comme les princes qui se moquent des titres de noblesse, maintenant que vous avez un hôtel et des diamants, vous crachez sur les comédiennes. Voulez-vous que je vous donne un conseil, madame ? pour le premier jour de l'année, ce sera mon cadeau.

Mademoiselle Lucia se reprochait toujours de trop causer avec sa femme de chambre, mais elle ne pouvait pas rompre avec cette mauvaise habitude. Elle dit à Caroline :

— Voyons ! Parlez, mais, de grâce, ne dites pas de bêtises.

— Eh bien ! je parlerai sans façon. Madame veut finir comme tant d'autres, par un mariage. Ce ne sont pas mes principes, mais, enfin ! Je comprendrais que madame tentât l'aventure avec un homme titré ; ça a bon air, on est quelque chose. Mais avec un pianiste !

Lucia contint sa fureur, elle s'étonnait que cette fille osât parler aussi franchement.

— M. Abelle n'est pas un pianiste, c'est un fils de famille. Il peut aspirer à tout.

— Encore, s'il aimait madame !

— Je ne sais pas pourquoi vous en doutez, il a tout sacrifié pour moi.

Caroline partit d'un grand éclat de rire.

— Assez ! assez ! dit Lucia, qui ne se contenait plus, je n'ai que faire de vos yeux pour voir clair. Je vous conseille d'avoir pour M. Abelle les plus grands égards. Je vous trouve bien familière avec lui. Vous êtes comme cela, vous autres ! Vous n'estimez les gens que s'ils vous tiennent à distance. M. Abelle a le tort de faire de l'esprit avec tout le monde, même avec vous.

La femme de chambre avait reçu ses étrennes. Elle jugeait que la maison devenait mauvaise, elle riposta très vertement :

— Eh bien ! M. Abelle ne fera plus d'esprit avec moi. Je vois bien que je déplaïs à madame, je partirai demain pour aller dans mon pays, mais je me permettrai encore un mot. Cette abeille-là n'est qu'une guêpe qui mange le miel de madame et qui lui donnera son aiguillon dans le cœur.

— Allez ! allez ! dit Lucia, partez tout de suite, si vous voulez. Du moins, vous partirez quand nous aurons soupé.

— A quelle heure, madame, soupera-t-elle ?

— Allez ! allez ! Et veillez à ce que tout soit prêt pour l'arrivée de M. Abelle.

— Et s'il ne vient pas ? hasarda la femme de chambre en se retournant à demi.

— S'il ne vient pas !

Lucia bondit comme une lionne. Caroline revint vers elle.

— Écoutez, madame, je n'osais pas vous dire la vérité, mais croyez-moi. Je me rappelle toutes vos bontés, et je ne parle que par amitié, M. Abelle vous trompe.

— Il me trompe ! Vous ne savez ce que vous dites.

— Oui, il vous trompe, avec une fille qui s'appelle Caroline comme moi, une ancienne cuisinière.

— Vous mentez !

Mais Lucia voyait avec désespoir que sa femme de chambre ne mentait pas.

— Je mens si peu, qu'à l'heure qu'il est, M. Abelle et mademoiselle Caroline font

réveillon sans s'inquiéter de vous. Si ce n'est pas une horreur !

— Qui vous a dit cela ?

— Eh ! mon Dieu ! cette histoire n'est un secret que pour madame. M. Abelle se ruine avec cette fille.

Lucia pensa à ses vingt mille francs, la lumière se fit enfin sous ses yeux.

— Voyons, êtes-vous bien sûre de ce que vous dites, Caroline ?

Ce nom de Caroline ne voulait plus passer les lèvres de Lucia.

— Oui, madame, une fille de rien du tout, Ah ! on ne comprend vraiment pas que M. Abelle ait pu descendre jusque-là, même s'il n'était pas aimé de madame.

— Si je croyais cela, dit Lucia, je ne le reverrais jamais. Écoutez — Caroline — pas un mot de tout cela, — et surtout ne pensez pas à me quitter. — Oh ! je me vengerai.

Lucia s'était levée, elle avait la tête en feu, elle agitait la main comme si elle allait frapper sa rivale.

Il était plus de minuit et demie. Elle s'approcha de la pendule, elle alla à sa psyché,

elle se trouva laide ; elle donna un coup de poing dans la glace.

— Oh ! madame ! s'écria Caroline, vous avez brisé la glace.

— Je l'ai fait exprès, la glace cassée le premier jour de l'an, c'est un signe de malheur. Malheur sur moi ! malheur sur lui !

Caroline était stupéfaite, elle n'osait plus dire un mot.

Le sang bourdonnait dans les oreilles de Lucia.

— N'a-t-on pas sonné ?

— Non, madame.

Si on sonne, qu'on n'ouvre pas. Je veux qu'il passe la nuit à la porte comme un chien.

Et presque aussitôt :

— Dites-moi — Caroline — où demeure cette fille ?

— A deux pas d'ici, rue de Berry. Je sais cela, nous avons le même boulanger et la même fruitière.

— C'est peut-être moi qui paye les notes, dit Lucia.

— Pas encore, mais cela viendra, espérons-le.

— Oh ! l'infamie des infamies ! Donnez-moi mon chapeau et ma pelisse.

— Pourquoi faire, madame ? Vous savez qu'il pleut.

— Eh bien ! nous prendrons un parapluie. Il y a cinq ans que cela ne m'est arrivé. Vite ! vite ! vite ! les pieds me brûlent, je sens l'enfer sous moi. Oh ! ma tête !

Lucia porta la main à son front en piétinant.

A cinq minutes de là, elle se promenait par la pluie avec sa femme de chambre sous les fenêtres de cette Caroline qui lui prenait son cœur et son âme.

Trois fenêtres du quatrième étage laissaient transparaître la lumière des bougies.

— C'est là, dit la comédienne. Retirez donc votre parapluie, vous m'empêchez de voir.

Lucia poussa loin d'elle sa femme de chambre.

— Mais madame va être mouillée.

— Eh bien, je serai mouillée, tant mieux ! La pluie me calmera. Qu'est-ce que ces trois fenêtres ?

— A ne vous rien cacher, madame, c'est la

chambre à coucher et le boudoir. Je suis sûre qu'ils soupent dans le boudoir.

Lucia espérait encore que sa femme de chambre se trompait et la trompait. Pourtant la jalousie parlait plus haut que ses dernières illusions.

— Oui ! oui ! dit-elle, je sens qu'il est là. Il faut que je monte chez cette fille.

Et elle marcha pour traverser la rue.

— Oh ! madame ! dit Caroline en la retenant ; vous ne ferez pas cela !

— Si, je veux monter là-haut, je veux monter, les tuer tous les deux.

— Allons ! allons ! madame, nous ne sommes pas à la comédie, allons-nous en. Ce n'est pas vous qui êtes à plaindre, c'est lui ! perdre une femme comme vous pour une pareille créature, la mort serait trop douce pour lui. Que madame ne lui donne plus d'argent, elle sera bientôt vengée, car cette fille le jettera à la porte avant peu. Il se trouvera entre deux femmes le nez par terre.

Lucia perdait toujours la tête.

— Eh bien ! si je ne monte pas, vous allez monter. Vous lui direz que je l'attends.

Nous verrons s'il osera me braver le front découvert, car il s'imagine que je ne sais rien ; il se figure que je crois qu'il est en famille.

La femme de chambre eut beau faire pour retenir sa maîtresse, Lucia pour la décider, s'approcha de la porte cochère et elle sonna résolûment.

La porte s'ouvrit.

— Montez, ou je monte moi-même. Vous direz que je suis malade, vous direz que je suis morte, vous direz tout ce que vous voudrez...

Lucia parlait encore, quand un homme sortit de la maison. Elle reconnut Charles Abelle.

Elle chancela, elle s'appuya sur Caroline. Elle ne trouva pas un mot.

Comme tous les hommes qui n'ont pas d'autres préoccupations que la femme, Charles Abelle ne vit pas deux robes devant lui sans vouloir regarder de près.

— C'est moi, monsieur ! dit gravement Lucia.

Elle était si pâle, sa figure avait pris une si triste expression, qu'il la reconnut à peine,

d'autant qu'il ne pouvait s'imaginer qu'elle fût là.

Quoiqu'il fut bon comédien, il fut quelques secondes sans pouvoir parler.

Lucia était à moitié évanouie dans les bras de Caroline.

— Qu'y a-t-il ? demanda enfin Charles Abelle.

— Il y a, monsieur, que madame est bien malade et qu'elle ne s'en relèvera pas, répondit la femme de chambre.

— Je ne comprends pas.

— Et moi je ne vous comprends pas, reprit hardiment cette fille.

Le temps des colères était déjà passé pour Lucia. Elle en arrivait à cette nouvelle phase de la passion où l'on ne s'explique plus que par les larmes. Son malheur, si soudainement révélé, lui paraissait si grand qu'elle ne se sentait pas la force de se plaindre.

— J'allais chez toi, reprit Abelle.

— Ah oui ! reprit-elle avec amertume, je te trouve sur le chemin. Eh bien ! viens chez moi, tu verras ce que tu as fait de moi si je ne meurs pas en chemin.

Il voulut lui prendre le bras, mais elle retrouva toutes ses forces pour le repousser.

— Oh non ! dit-elle, ne me tuez pas tout à fait.

On rentra à l'hôtel.

Quand Charles Abelle vit sa maîtresse dans le petit salon où elle l'avait attendu si longtemps, heureuse d'abord, inquiète ensuite, jalouse et désespérée au dernier moment, il fut frappé de sa blancheur de marbre. Tout le sang était au cœur, elle se trouva mal à trois reprises. Il reconnut bien que celle qui avait joué tout le monde ne jouait pas son jeu pour lui.

Oh ! comme elle payait bien toutes les tortures qu'elle avait fait subir à Gontran Staller et aux autres.

Elle adorait Charles Abelle, elle lui avait tout sacrifié, son théâtre, sa fortune, son monde. Toute sa vie était en lui désormais. C'était pour lui qu'elle bâtissait dans son imagination son dernier château de cartes : il la trahissait, elle qui était belle, qui était fière, qui était à la mode, pour une fille de la pire espèce.

Et qui sait s'il n'aimait pas cette fille ?

Son premier mot, quand elle put parler, fut celui-ci, dit de la voix la plus douce :

— Mon ami, puisque vous ne m'aimez plus, pourquoi êtes-vous venu ici ?

— Comment, je ne t'aime plus !

Et Charles Abelle se jeta aux pieds de Lucia. Il éclata en sanglots, il trouva des larmes.

Cet homme était capable de tout.

— Mais si tu m'aimes, pourquoi me trahir ?

Charles Abelle voulut d'abord tenter un mensonge ; mais il vit bien que Lucia savait tout.

Il se frappa le cœur, il se maudît tout haut d'être indigne de Lucia, il se roula à terre en implorant son pardon. C'était un quart d'heure de débauche, il jura que jamais il ne retomberait dans de pareilles indignités.

Lucia pleura beaucoup.

— Vois-tu, lui dit-elle, ton amour, c'est ma vie et ma mort. Dis-moi toute la vérité. Si tu m'aimes, je te pardonne. Si tu ne m'aimes plus, va-t-en.

— Ton amour, reprit Charles Abelle, c'est

aussi ma vie et ma mort. Vivre sans toi, ce serait mourir. Vivre avec toi, c'est vivre.

Lucia pardonna.

— Eh bien ! se dit Caroline furieuse, il ne me reste plus qu'à faire mes paquets.

— Madame, dit-elle tout haut, voulez-vous me permettre de partir demain matin pour aller voir ma mère ?

— Cette nuit si vous voulez, dit froidement Lucia, qui voulait rentrer dans ses illusions.

VII

Parfum de vertu au seuil de la courtisane

Charles Abelle continua son double jeu, jouant la passion avec Lucia, mais n'aimant que l'ex-cuisinière.

On commençait à parler dans le monde des malheurs de la cantatrice. On disait qu'elle était affolée d'un drôle qui la battait et qui la ruinait pour une drôlesse.

On disait d'ailleurs que c'était bien fait, on n'oubliait pas que Lucia, elle aussi, avait joué le double jeu de la tromperie et de la coquinerie. Combien qui avaient souffert ! qui s'étaient appauvris sur son chemin ! sans parler de ceux qui en étaient morts !